

PREMIÈRE PARTIE

La grand-mère : une théorie de l'évolution

Quelqu'un me chatouille derrière les oreilles, sous les aisselles, je me mets en boule, me transforme en lune pleine et roule par terre. Peut-être en poussant de petits cris enroués. Puis je tends mon postérieur vers le ciel et rentre la tête sous le ventre : encore trop jeune pour imaginer un danger, me voilà maintenant croissant de lune. Je dilate sans hésitation mon anus vers le cosmos que je sens dans mes intestins. Si j'avais parlé de « cosmos » à l'époque, sûrement qu'on aurait souri de moi tellement j'étais alors petite, ignorante, nouvelle en ce monde. Sans ma moelleuse toison, je ne serais pas si différente d'un embryon. Même si mes mains-pattes sont déjà assez fortement développées pour saisir et tenir fermement quelque chose, je ne marche pas encore bien. À chaque trébuchement, j'avance, certes, mais peut-on appeler cela marcher ? Mon champ de vision est constamment recouvert d'un brouillard, ma cavité auriculaire résonne. Rien de ce que je vois et entends n'a de contours nets. Ma volonté de vivre se loge principalement dans mes griffes et sur ma langue.

Ma langue se rappelle le goût du lait maternel. Je prends dans ma bouche l'index de cet homme, je le suçote et cela m'apaise. Les poils qui poussent sur le dessus de ses doigts sont comme les crins d'une brosse à chaussures. Le doigt rampe dans ma bouche comme un ver, ça pique. Puis l'homme me donne une bourrade et m'invite à lutter.

Épuisée par l'heure passée à jouer, je pose mes deux mains-pattes à plat sur le sol, le menton dessus – ma

posture préférée dans l'attente du repas tout proche. Plongée dans un demi-sommeil, je me pourlèche, la saveur du miel me revient même si je n'y ai goûté qu'une seule fois dans ma vie.

Un jour, l'homme fixe à mes pieds de curieux objets. Je les secoue pour essayer de m'en débarrasser, mais en vain. Mes mains-pattes nues ont mal comme si le sol les piquait. Je lève la main-patte droite, et juste après, la gauche, mais incapable de garder l'équilibre, je bascule en avant. Le contact avec le sol ravive les douleurs. Je repousse le sol à nouveau, mon tronc s'arque vers le haut et vers l'arrière, je parviens à rester quelques secondes à la verticale. Une inspiration, et je retombe, cette fois sur ma main-patte gauche. J'ai mal, et je repousse encore une fois le sol. Au bout de plusieurs tentatives, j'arrive à tenir en équilibre sur deux pattes.

Écrire : occupation aux effets curieux. À force de fixer des yeux la phrase que je venais d'écrire, j'avais été prise de tournis. Où suis-je, là ? Entrée dans mon histoire, j'ai disparu d'ici. Pour y revenir, il m'a fallu arracher mon regard du manuscrit et le promener en direction de la fenêtre jusqu'à ce que je finisse par revenir ici, dans le présent. Mais où est-ce, ici, et quand est-ce, le présent ?

La nuit avait déjà atteint la profondeur qui lui est propre. Debout à la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je regardais vers la place ; elle me rappelait une scène de théâtre ; peut-être à cause du rond lumineux projeté par un réverbère. De ses pas élastiques, un chat coupa en deux ce cercle de lumière. Un silence limpide régnait dans le voisinage.

Je participais ce jour-là à un congrès à l'issue duquel tout le monde était convié à un banquet somptueux. Le soir, rentrant dans ma chambre d'hôtel, prise d'une soif

extrême, je bus goulûment de l'eau au robinet. Mais pas moyen de faire disparaître le goût des anchois. Je vis dans le miroir l'œuvre des betteraves, ma bouche barbouillée de rouge. Je n'étais pas du genre à affectionner les légumes racines, mais il suffisait qu'ils flottent dans du bortsch pour que je veuille les embrasser. Avec ses allures de viande grasse qui excitaient mes papilles, la betterave était irrésistible.

Les ressorts couinaient sous mon poids d'ourse. Assise sur le canapé de l'hôtel, je me disais qu'une fois de plus ce congrès était dénué d'intérêt, mais qu'il m'avait ramenée en enfance de manière inopinée. En outre, la discussion de la journée avait porté sur le sujet suivant : de l'importance des bicyclettes pour l'économie nationale.

Quiconque était invité à un congrès, en particulier s'il s'agissait d'un artiste, devait partir du principe que c'était un piège. C'est pourquoi la plupart des participants refusaient de s'exprimer, ou alors il fallait les y contraindre. Mais moi, je me manifestais de mon plein gré, levant ma main-patte droite avec assurance, élégance, naturel, sans détours. Dans la salle de conférences, tous les yeux se tournaient vers moi. J'étais habituée à attirer sur moi l'attention des spectateurs.

Mon buste souple et opulent était enveloppé d'une précieuse fourrure blanche. Il suffisait que je me penche en avant et tende un peu le bras droit pour que l'air scintille d'une étourdissante poudre lumineuse. Je me trouvais au centre de l'action alors que les tables, les murs ainsi que le reste de l'assistance s'estompaient et passaient à l'arrière-plan. L'éclatante couleur blanche de ma toison se détachait du blanc ordinaire. Elle laissait la lumière du soleil traverser ma fourrure et atteindre ma peau, sous laquelle elle était soigneusement conservée. C'est la

couleur à laquelle étaient parvenus mes ancêtres afin de survivre sous le cercle arctique.

Pour exprimer une opinion, il faut être vu du président de séance. Il faut s'empresse de lever la main et devancer les autres. Presque personne ne levait la main aussi vite que moi lors d'un congrès. « Vous aimez exprimer votre opinion, on dirait. » J'eus droit un jour à ce commentaire ironique. Je répliquai sobrement : « Ce n'est pas ça, la démocratie ? » Mais je compris ce jour-là que si je dressais la patte, c'était par une sorte de réflexe, et pas délibérément. Ce constat me transperça la poitrine, j'essayai de chasser cette douleur pour retrouver mon rythme, celui d'une mesure à quatre temps : le premier temps fut le « Oui, s'il vous plaît » retenu que m'adressa le président de séance, le second, le mot « Je ». J'assénai ce mot sur la table. Au troisième temps l'auditoire entier avala sa salive, et au quatrième, osant un pas plein de témérité, je prononçai distinctement le mot « pense ». Pour que tout cela garde son swing, j'accentuai bien sûr le deuxième et le quatrième temps.

Je n'avais pas l'intention de danser, mais ma hanche commença à se trémousser sur la chaise. Tout de suite la chaise joua le jeu et se mit à grincer d'aise. Chaque syllabe accentuée était comme un coup frappé sur un tambourin qui rythmait mon discours. Les auditeurs prêtaient l'oreille, comme ensorcelés, oubliant leurs devoirs, leur vanité et jusqu'à eux-mêmes. Les hommes avaient les lèvres qui pendaient, leurs dents luisaient d'un blanc crémeux.

« La bicyclette est sans nul doute la plus grandiose invention de l'histoire de notre civilisation. La bicyclette, c'est la fleur du cirque, l'héroïne de la politique écologique. Dans un avenir assez proche, toutes les grandes

viles du monde seront conquises par les bicyclettes. Et pas seulement cela : chaque foyer possédera son propre générateur branché à une bicyclette. On produira du courant tout en s'entraînant. On pourra aussi monter sur son vélo pour aller voir spontanément ses amis au lieu de les appeler depuis son portable ou de leur envoyer un courriel. Il suffira d'utiliser la bicyclette de manière multifonctionnelle pour que la plupart des appareils électroniques deviennent superflus. »

Je vis de sombres nuages passer sur quelques visages. Mettant plus de force encore dans ma voix, je poursuivis : « Nous irons à bicyclette laver notre linge à la rivière. Nous irons à bicyclette en forêt ramasser du bois de chauffe. Plus besoin de lave-linge, plus besoin de courant ni de gaz pour chauffer notre appartement ou faire la cuisine. » Quelques visages s'amusaient du fil de mes élucubrations et affichaient les plis d'un sourire discret tandis que d'autres, gris foncé, se pétrifiaient. Pas grave, me dis-je à moi-même pour me donner du courage, ne te laisse pas intimider. Ne fais pas attention à ces raseurs. Détends-toi. Ignore ce public fourbe qui te fait face, imagine des centaines de visages radieux et continue à parler. Tu es au cirque. Tout congrès est un cirque.

Le président de séance toussa d'un air revêché comme s'il voulait montrer qu'il n'avait pas la moindre intention de me laisser mener la danse. Après quoi il échangea des regards entendus avec un fonctionnaire barbu assis à côté de lui. Je me souvins que les deux hommes étaient entrés ensemble dans la salle. On n'était pas un enterrement, mais le fonctionnaire, maigre comme un clou, portait un costume d'un noir terne. Il prit la parole sans l'avoir demandée : « Rejeter l'automobile et adorer les bicyclettes : voilà bien un culte sentimental et décadent

que nous connaissons déjà par les pays occidentaux. Les Pays-Bas sont un bon exemple. Or l'urgence, c'est de promouvoir la culture de la machine. C'est de relier d'une façon logique les lieux de travail et les domiciles. On s'illusionne si l'on croit pouvoir aller partout à sa guise et à tout moment à bicyclette. Une culture de la bicyclette pourrait avoir une influence néfaste sur notre société. » Je levai la main pour contester cette argumentation. Mais le président de séance ignora mon geste et annonça la pause du déjeuner. Je quittai la salle sans avoir échangé un mot avec quiconque et sortis du bâtiment en courant, comme une écolière qui s'élance dans la cour de récréation.

Enfant, j'étais toujours la première à bondir hors de la classe. À l'époque, élève du cours préparatoire, je courais jusqu'au coin le plus reculé de la cour et faisais comme si ce petit endroit du globe représentait pour moi quelque chose de particulier. En réalité, il s'agissait seulement d'un emplacement ombragé et humide sous un figuier. Nul autre enfant que moi ne s'approchait de cet endroit et cela me convenait. Un jour, un enfant se posta derrière le figuier pour m'épier et me jouer un tour en me surprenant par derrière. Je le fis passer par-dessus mon épaule. J'avais agi par instinct de défense, sans la moindre intention mauvaise. Mais comme j'étais vigoureuse, l'enfant fit un vol plané.

Les autres enfants, appris-je plus tard, me surnommaient secrètement « museau pointu » ou « enfant de neige ». Ces sobriquets ne seraient jamais arrivés à mon oreille si l'un d'entre eux n'avait pas mouchardé. Cet enfant semblait être de mon côté, ou alors ce petit cœur prenait plaisir à m'offenser. Jusque-là, je ne m'étais jamais demandé comment les autres me voyaient. La forme de mon nez et la couleur de ma toison se distinguaient de

celles de la masse. Je n'en avais pas pris conscience avant d'entendre ces surnoms.

Près de la salle de congrès se trouvait un paisible jardin public avec des bancs blancs. J'en choisis un à l'ombre. Dans mon dos murmurait un ruisseau. Les saules, dans leur ennui, trempaient leurs longs doigts dans l'eau avec une élégance sournoise. Leurs branches étaient ponctuées de pousses d'un vert frais. Je sentis sous la plante de mes pieds la terre ameublie, non pas l'œuvre bâtitresse d'une taupe, mais celle des crocus. Les plus turbulents d'entre eux s'aventuraient à copier la tour de Pise. Mon oreille me démangea. Surtout ne pas se gratter ! Les démangeaisons dans l'oreille n'étaient pas causées par le cérumen, mais par les pollens et le chant des oiseaux picorant inlassablement des doubles croches dans l'air. Le printemps rose me surprenait en arrivant tout d'un coup. Quel stratagème avait-il donc utilisé pour atteindre Kiev si vite et ne pas se faire remarquer, avec une telle délégation d'oiseaux et de fleurs ? Étais-je la seule à ne pas m'en être rendu compte, trop occupée que j'étais par l'hiver qui avait pris possession de ma conscience ? Je n'aime pas beaucoup causer du temps qu'il fait et je suis rarement au courant des changements météorologiques annoncés. Le Printemps de Prague aussi, à l'époque, était survenu pour moi inopinément. À la pensée du nom de Prague, je sentis mon cœur battre. Qui sait ? Peut-être allais-je dans un instant être surprise par une brusque évolution météorologique encore plus radicale et serais-je la seule ici à n'avoir rien senti venir !

La terre gelée se mit à fondre et à geindre gadouilleusement. Les larmes sourdaient de la muqueuse enflée de mes yeux. Le printemps est un temps de deuil. D'aucuns

prétendent que le printemps les rajeunit. Mais quiconque rajeunit retourne en enfance, et cela peut être douloureux. L'enfance, miel amer, me picotait la langue. C'était toujours Ivan qui me préparait à manger. Je n'avais aucun souvenir de ma mère. Où donc s'en était-elle allée ?

Tant que je pouvais être fière d'être la première à exprimer mon opinion à tous les congrès, je me portais bien. Peu m'importait de savoir d'où me venait ce preste mouvement de la main.

À l'époque, je ne savais pas encore désigner cette partie de mon corps. Quand je la rétractais, plutôt par réflexe, les douleurs brûlantes disparaissaient. Mais je n'arrivais pas à garder longtemps l'équilibre. Je rebasculais vers l'avant. Dès que cette partie du corps était en contact avec le sol, j'avais mal de nouveau.

J'entendais Ivan crier « aïe » dès qu'il se cognait le tibia ou qu'il était piqué par une guêpe. C'est ainsi que je compris que « aïe » correspondait à une certaine sensation. C'était au sol de changer pour que les douleurs cessent, pas à moi.

Éperonnée par les douleurs, je repoussais le sol afin de redresser le haut de mon corps. Pour cela, je contractais ma colonne vertébrale comme on bande un arc, mais je ne pouvais pas maintenir longtemps la tension. Je cédaï et me retrouvais vite sur mes quatre points d'appui. Si je me redressais plus énergiquement, je culbutais en arrière. Que de fois j'avais dû m'y reprendre avant d'être enfin capable de me maintenir un moment sur deux pattes !

Le dîner officiel terminé, j'avais regagné ma chambre d'hôtel et j'en étais arrivée là dans mon manuscrit. Écrire n'était pas une activité coutumière. La fatigue m'était

tombée dessus et je m'étais endormie sur le bureau. Le lendemain matin, au réveil, je sentis que j'avais vieilli en l'espace d'une nuit et que la seconde partie de la vie venait de commencer. Dans une course de fond, ce serait le moment de faire demi-tour. Je devais rebrousser chemin, mon but était la ligne de départ. Les douleurs finiraient là où elles avaient commencé.

Ivan piquait un petit bout d'anchois dans la boîte, le broyait dans un mortier, y ajoutait un filet de lait et me présentait le tout. Une préparation tout exprès pour moi. Quand je déposais une petite déjection, il accourait avec balayette et pelle pour l'enlever. Jamais il ne me grondait, pas la moindre lamentation ne sortait de sa bouche. Avec Ivan, propreté rimait avec priorité. Il arrivait chaque jour muni d'un long tuyau ramolli et d'une brosse spéciale pour laver le sol. Parfois, il dirigeait le tuyau vers moi. Rien ne me plaisait plus que d'être aspergée d'eau glacée.

De temps en temps, Ivan n'avait rien à faire. Il s'asseyait alors par terre, prenait sa guitare, pinçait les cordes et chantait. À une triste mélodie venue du recoin le plus retiré d'une ruelle humide succédait une musique de danse bien rythmée qui finissait par se jeter dans le précipice d'une plainte interminable. J'étais tout ouïe, cela éveillait quelque chose en moi, peut-être le premier mal du lointain pays. Les lieux encore jamais vus m'attiraient, je me sentais déchirée entre là-bas et ici.

Parfois, le regard d'Ivan croisait par hasard le mien, et un instant plus tard j'étais dans ses bras. Il pressait ma tête contre son cou, frottait sa joue contre la mienne. Il me chatouillait, faisait rouler mon corps par terre et se jetait sur moi.